Vincent Bioulès, Journal (1972-2018) : « Dieu, les autres, les femmes, la peinture, la vie enfin... »

Anne Bertrand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/68262>

DOI : 10.4000/critiquedart.68262

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Anne Bertrand, « Vincent Bioulès, Journal (1972-2018) : « Dieu, les autres, les femmes, la peinture, la vie enfin... » », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 30 novembre 2021, consulté le 14 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/68262> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.68262>

Ce document a été généré automatiquement le 14 décembre 2020.

EN

Vincent Bioulès, Journal (1972-2018) : « Dieu, les autres, les femmes, la peinture, la vie enfin... »

Anne Bertrand

- 1 L'épais journal (464 p.) du peintre Vincent Bioulès (né en 1938 à Montpellier, où il vit et travaille toujours aujourd'hui), couvre près de cinquante ans de son parcours, commençant l'année de sa rupture avec Supports/Surfaces, dont il inventa l'appellation. Ce journal est précédé du texte « Méthode et principes » de son éditeur, Pierre Manuel, expliquant comment s'est fait le choix parmi les quelque deux mille pages des carnets tenus durant cette période. Le sous-titre de l'ouvrage est une citation de l'artiste révélant les sujets qui l'occupent le plus... au nombre desquels manque pourtant la musique, très présente dans la majeure partie de l'ouvrage et dans la vie de celui qui, fils de chef d'orchestre, la pratique et l'écoute assidument (manque aussi la littérature : Honoré de Balzac, Marcel Proust). La religion chrétienne tient une vaste place dans les états d'âme de cet intranquille, conscient de ses faiblesses. La famille – parents, compagne, enfants – apparaît plus explicitement que « les femmes ». « La vie enfin » se manifeste de plus en plus avec l'âge et la maturité de l'homme, rappelant notamment, avec insistance, une vision d'enfance, à Nîmes, un « ciel rouge » qu'il n'a pu fixer encore en peinture. Or la peinture est, justement, le sujet principal de ces pages, avec le paysage : celle exercée, celle rêvée, celle observée chez « les autres », que Bioulès évalue avec justesse, parfois avec élan (Albert Marquet, Raoul Dufy), souvent sans indulgence, même lorsqu'il s'agit de proches (Claude Viallat). Dans ce dialogue constant avec son art (« tout est tourment, tout est joie profonde », 2010), frappent d'une part des fulgurances dans l'appréciation de l'œuvre de peintres (« Vuillard au Grand Palais [...]. Même les paysages, les jardins ressemblent à du dedans », 2003 ; « Hélios : ce qui m'intéresse le plus est l'absence totale de séduction picturale », 2005), d'autre part la lucidité de celui qui, souhaitant être perçu comme « opiniâtre et courageux », ne cesse d'essayer.